



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

L'âghâ khân et les Khojah : islam chiïte et dynamiques sociales dans le sous-continent indien, 1843-1954 / Michel Boivin

éd. Karthala - IISMM, 2013

cote : 59.492

Fruit de longues années d'étude, et présenté pour l'habilitation à diriger des recherches, l'ouvrage de Michel Boivin retrace un siècle d'histoire de la communauté ismaélienne des Khojahs, surtout connue en Occident par la personnalité de ses chefs, les princes Agha Khan, dont la vie privée défraie occasionnellement la chronique.

Héritiers des Fatimides et des Assassins d'Alamut, les ismaéliens khojah sont un schisme dans un schisme. En 1843, le 46^e imam nizarite, Ali Shah Mahallati, qui avait du fuir la Perse quelques années auparavant après avoir fomenté, dans le Kirman, une sédition contre la dynastie des Kadjars, trouva refuge dans le Sind avec quelques uns de ses sectateurs. Il mit son influence au service des Anglais et rendit de notables services au général Napier qui achevait la conquête du Sind, après quoi il se fit reconnaître comme chef spirituel de la communauté des Khojah. A l'origine caste hindoue de petits marchands, souvent adonnés à la pelleterie, activité dévolue aux castes inférieures, ce groupe avait été en grande partie converti au chi'isme ismaélien (septimain) par des *dâ'is* (missionnaires) venus de Perse au quinzième siècle. Le tombeau du plus célèbre d'entre eux, Pir Sadruddin, est toujours vénéré à Uch, dans le district de Bahawalpur, au Pakistan.

Ali Shah portait le titre d'Agha Khan qui lui avait été reconnu en Perse en 1818 par son beau-père, l'empereur Fath Ali Shah, dont il avait été un temps le favori. Le premier Agha Khan (1843-1881) fixa à Bombay le siège de son mouvement et parvint en quelques années, grâce aux dons de ses affidés, à reconstituer une fortune que sa fuite de Perse avait réduite à peu près à néant. Il n'y parvint pas sans peine. Il lui fallait d'abord, pour asseoir son autorité, *inventer une tradition* (ce qui fait l'objet du premier chapitre pp.33-89). Il fallut ensuite construire et structurer la communauté (la *Jama'at*) ce qui fait l'objet du chapitre 2 (pp.91-143) Certains Khojah rejetaient les prétentions de l'imam et voulurent le poursuivre en justice. Par bonheur, l'Agha Khan avait l'appui des autorités britanniques et en 1866, une sentence du *chief justice* de Bombay, Sir Joseph Arnould, lui reconnut le titre d'imam héréditaire des Khojah et le droit de disposer librement des biens de cette communauté. Le prédictat d'Altesse, dont il se parait depuis 1853, lui fut officiellement attribué. Cette affaire révéla de nombreuses informations sur les ismaéliens nizaris et suscita l'intérêt des islamologues occidentaux. En 1905, une autre juridiction confirma ces mêmes droits au troisième imam. Il prit dès lors rang parmi les princes indiens (bien que sans juridiction



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

territoriale). Cette décision provoqua un schisme dans la communauté et un certain nombre de Khojah, refusant de faire abandon de leurs biens à l'imam, rejoignirent les rangs des chi'ites duodécimains.

De nombreux colloques et travaux ont été consacrés à l'acculturation ou à la contextualisation des religions monothéistes: le présent ouvrage en étudie un exemple dans le cas de l'islam chi'ite dans le subcontinent indien. Les *Da'is* et le premier Agha Khan avaient du consentir de nombreuses concessions à l'hindouisme, et pour certains khojah, l'Agha Khan était une réincarnation (*avatar*) de Vichnou. Le troisième Agha Khan (1885-1957) avait subi l'influence du grand réformateur musulman indien Sir Syed Ahmad Khan Bahadur, qui attachait plus de prix à la formation intellectuelle qu'à l'action politique. Il s'employa à ré-islamiser la communauté, et à la dé-sindhianiser, selon le terme employé par l'auteur. Il s'agissait, autrement dit, de combattre les tendances syncrétistes et de recentrer la prédication sur une doctrine chi'ite septimaine orthodoxe. Les livres de spiritualité, bien étudiés ici, font foi de cette évolution. Les fêtes traditionnelles d'origine hindoue furent, dans la mesure du possible, intégrées dans le rituel. Si les piliers de l'islam sont pour l'essentiel observés, l'auteur remarque que le Pèlerinage n'attire que peu d'Ismaéliens (La visite à l'Imam en tenant lieu).

Cette caste inférieure est devenue au fil des ans un grand réseau capitaliste dont la puissance est bien connue. L'institut d'études ismaéliennes de l'Agha Khan fondé à Londres en 1977 contribue, ainsi que les collèges universitaires de Mumbai (Bombay), de Karachi et de Hyderabad, au rayonnement intellectuel de la communauté et veille au maintien de la doctrine. L'action humanitaire des Agha Khan est très importante, en particulier dans les domaines scolaire et hospitalier. Elle se manifeste principalement à travers l'*Agha Khan Development Network* (AKDN) qui se préoccupe, à travers ses agences spécialisées, entre autres objectifs, d'adduction d'eau, d'électrification rurale ainsi que de promotion de l'éducation des filles...L'*Agha Khan Hospital* à Hyderabad, *serait* le plus grand hôpital de toute d'Asie (p.252). Tout en venant en aide aux musulmans non ismaéliens (et *en principe* aux non musulmans) la communauté combat l'influence des extrémistes religieux, au Pakistan et ailleurs.

La question du Hunza est traitée un peu cavalièrement p.255. Cet ancien *Etat indigène protégé* du *Raj* britannique des Indes (agence de Gilgit) n'a pas été *intégré* au Pakistan en 1974. Il en faisait partie depuis la partition de 1947, c'est-à-dire dès l'origine, mais le gouvernement lui avait laissé ses institutions traditionnelles et une certaine autonomie locale. Celle-ci fut alors abolie par Zulfikar Ali Bhutto et la région fut placée sous un régime d'administration directe. Le *Mir*, désigné par l'auteur sous le titre burushaski de *Tham*, autrefois prince régnant de cette haute vallée du Pamir, est resté en place mais n'est plus qu'un notable coutumier au rôle protocolaire, pensionné par le gouvernement. Naguère très défavorisé, ce district, l'un des rares du Pakistan où les ismaéliens (*Burushs*) soient majoritaires, bénéficie depuis les années 80 de la manne des investissements de l'*Agha Khan Rural Support Program* et le niveau de vie moyen de ses habitants est très supérieur à celui de leurs compatriotes.

La partition du subcontinent en 1947, a fragilisé la communauté, qui se trouve répartie entre deux Etats entre lesquels les relations ne sont pas toujours idylliques. Le



Académie des sciences d'outre-mer

cas de l'importante diaspora ismaélienne, en Afrique Orientale et en d'autres pays, n'est pas étudié ici.

Nous ignorons pourquoi l'année 1954 est mentionnée en sous-titre comme point d'aboutissement de cette étude. Bien qu'ayant été marquée par la célébration *du jubilé de platine*, elle ne correspond pas à un fait majeur dans l'histoire de la communauté puisque le troisième Agha Khan est mort en 1957. De plus, ceci est contredit par le texte qui relate de nombreux faits postérieurs à 1954.

Cette lecture ouvre d'intéressantes pistes de réflexion: la richesse de cette communauté et de son chef, son influence, qui dépasse de beaucoup le nombre relativement modeste de ses adeptes, ne manqueront sans doute pas de faire rebondir la controverse post-wébérienne au sujet du lien entre séparatisme religieux et dynamisme économique. On regrettera quelques fautes d'orthographe et de syntaxe provenant apparemment d'une relecture un peu hâtive. L'index, et surtout le glossaire, rendent de grands services.

Jean Martin